

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET  
NATURELLES DE LYONNE**

**Année 1919**

**SCIENCES HISTORIQUES L'ŒUVRE CIVILISATRICE DE L'ARMÉE  
FRANÇAISE EN MACÉDOINE**

**Par M. Paul Malaquin**

**Ancien pharmacien aide-major à l'Armée d'Orient**

**INTRODUCTION**

La guerre apporte avec elle de terribles fléaux et crée de dures nécessités. Cependant, cette calamité peut être un puissant agent de rénovation; chez les peuples les plus civilisés, elle surexcite les activités, anéantit les routines. Chez d'autres, qui sont moins avancés, elle fait pénétrer la civilisation. Il n'est pas de pays auquel ces considérations puissent mieux s'appliquer qu'à la Macédoine. Cette contrée a beaucoup souffert de la guerre et bien des villes portent et porteront longtemps encore les traces de la barbarie teutonnes ou turco-bulgare. Par contre, les régions occupées par les Alliés ont peut-être connu pendant la guerre les meilleurs moments de leur histoire. Il est hors de doute que la présence des Alliés en Macédoine ait beaucoup fait avancer la civilisation du pays.

Il y a trois ou quatre ans, la Macédoine était fort mal connue en Occident; les voyageurs qui se hasardaient à visiter ce pays s'accordaient tous à dire qu'on n'y était en sûreté nulle part. Le régime de la propriété était organisé de façon à supprimer toute activité chez le travailleur. Les habitants étaient pillés et rançonnés, parfois même assassinés, par des bandes de comitadjis. Ils vivaient peureusement au fond de leurs villages,

d'une vie végétative et, comme leur pays est dépourvu de routes, ils étaient presque sans relations entre eux.

Aujourd'hui, grâce à la collaboration des Alliés, la sécurité est revenue, le calme renaît, et la défiance, sentiment bien naturel à des populations qui ont beaucoup souffert, disparaît peu à peu. Les populations macédoniennes se rendent certainement compte que toutes les guerres ne sont pas les mêmes, et surtout que tous les belligérants ne se ressemblent pas. Elles en ont connu qui ne laissent sur leur passage que des ruines, la désolation et la mort. Aujourd'hui, elles en connaissent qui, au lieu de détruire, créent, enrichissent et concilient les nécessités de la guerre avec celles de la civilisation.

Les Macédoniens ont eu sous les yeux trop d'exemples vivants des résultats que peuvent produire l'intelligence et l'initiative, pour n'avoir pas à cœur de continuer l'œuvre entreprise par leurs Alliés d'Occident. Pour leur permettre d'apprécier le chemin parcouru, il faudrait mettre sous leurs yeux les deux tableaux de la Macédoine en 1914 et en 1918. Cette belle tâche civilisatrice a été accomplie par l'Armée, concurremment avec l'œuvre purement militaire. Les chefs qui en ont tracé le plan, et la foule anonyme des soldats qui l'ont menée à bien, ont droit à toute notre reconnaissance. Une tâche analogue a été réalisée par les autres armées alliées, toutes animées de l'esprit libéral et civilisateur des grandes nations d'Occident.

Aucun pays au monde, mieux que la France, n'incarne cet esprit de progrès et de liberté, mélange de sens pratique et d'idéalisme. En Macédoine, la France a montré la netteté de conception qu'on lui reconnaît et elle a fait preuve d'une capacité de réalisation que désormais on ne pourra lui contester. Exposer la part prise par la France dans l'œuvre de rénovation de la Macédoine, c'est dire quels sont les bienfaits qui résultent du séjour des Alliés en Orient; c'est inviter les Macédoniens à profiter des enseignements qu'ils leur ont donnés et à continuer à collaborer avec eux à l'avenir.

## LES EAUX

Quand les troupes françaises arrivèrent en Orient, la question la plus importante à résoudre fut celle des eaux. La Macédoine ne manque pas d'eau; mais lorsqu'il s'agit d'approvisionner d'eau potable toute une armée, hommes et bêtes, de leur permettre de se laver, cela devient un problème complexe. Les régions montagneuses renferment de nombreuses sources; on en trouve même dans la boucle de la Cerna, malgré sa réputation désertique; la plaine recèle également d'abondantes nappes souterraines; mais ni les sources ni les nappes ne sont utilisées. Jusqu'à ces dernières années, la plupart des indigènes se contentaient de l'eau croupissante de puits mal entretenus et de l'eau boueuse de certains cours d'eau; d'autres, plus dédaigneux, comme je l'ai vu au petit village de Bukri, sur la Cerna, clarifiaient (?) leur eau par une filtration illusoire à travers une petite couche de sable grossier.

Voici comment ils opéraient: sur les bords du cours d'eau, dans un endroit où l'eau recouvrait le sable de quelques centimètres seulement, ils creusaient un ou plusieurs trous à la main, en rejetant le sable sur le pourtour, de façon à ce que la circonférence formât bassin. Ces filtres, on ne peut plus primitifs, d'environ 80 centimètres de diamètre et de 15 à 20 cm. de profondeur au milieu, donnaient évidemment une eau un peu plus agréable à l'œil, mais tout aussi souillée que celle qui coulait à côté.

En résumé, il y avait donc tout à faire ou à peu près, au point de vue des eaux; il n'y avait ni la quantité ni la qualité. Il fallait capter des sources, faire affleurer, emmagasiner et distribuer les eaux profondes. Tout cela a été fait, et les formations militaires de l'avant et de l'arrière ont eu de quoi satisfaire leurs besoins normaux; les points les plus déshérités ont été ravitaillés soit par des canalisations, soit par des voitures-réservoirs.

Toutes les eaux ont été analysées par des pharmaciens de l'Armée, et chaque installation a été pourvue d'un disque indicateur:

Blanc: eau potable.

Blanc- rouge: eau douteuse.

Rouge: eau mauvaise.

La Macédoine est maintenant assez largement munie de bornes fontaines, de puits et d'abreuvoirs. Les hôpitaux, les camps, les cantonnements, les boulangeries, ont la quantité d'eau nécessaire. Des lavabos, des douches ont été installés à peu près partout. Dans les endroits où le terrain s'y prêtait, les «puits instantanés» ont été beaucoup utilisés. Des réservoirs métalliques de 5 à 6 mètres cubes ont été établis dans les régions les plus montagneuses.

Des villes comme Koritza, Monastir, Florina, Pogradec, ont même été dotées d'organisations complètes. Actuellement, environ 600 sources ont été captées ou protégées contre les souillures du dehors: 240 puits ont été creusés, plus de 4.000 lavabos, lavoirs ou abreuvoirs ont été installés; 1.000 réservoirs ont été utilisés. Ces travaux et cette installation ont nécessité 220 kilomètres de tuyaux. A l'arrière, où les agglomérations étaient très denses, le manque d'eau se faisait sentir plus impérieusement encore.

A Salonique. Par exemple, lorsqu'on décida d'installer un grand nombre d'hôpitaux, l'eau ne put être trouvée à proximité ; les puits de surface ne donnaient qu'une eau rare et contaminée ; les puits profonds n'auraient probablement donné aucun résultat à cause du voisinage de la mer. L'eau des quelques sources qui alimentent le ruisseau qui passe au pied de la montagne de Kapudjilar. N'aurait pas suffi aux besoins, le débit total étant d'environ un litre et demi à la seconde. C'est alors qu'on songea à utiliser un affleurement important, donnant 25 litres d'eau à la seconde, en saison d'été, mais situé à 11 kilomètres de Salonique, sur les pentes du Hortiath et de la cote 400. A la limite des calcaires et des micaschistes, dans un ravin profondément encaissé, l'eau était facile à capter. D'ailleurs, aux époques romaine et byzantine, ces eaux avaient déjà été utilisées, car on a retrouvé des restes d'aqueducs remontant probablement à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup> siècle.

En Décembre 1916, le général Sarrail approuva un projet d'adduction des eaux de cette région, projet rédigé par les services techniques de l'Armée d'Orient et, en 1917, les travaux étaient terminés. On peut juger par les détails suivants de l'importance du travail accompli: un aqueduc en maçonnerie prend les eaux à leur point d'émergence; la traversée des ravins se fait à l'aide de siphons métalliques d'une longueur d'environ 2.700 mètres: l'eau est ensuite refoulée dans une conduite épaisse, en tubes de 125mm. qui la mène à 2.600 mètres plus loin.

Là, un embranchement de 3 kilomètres 500 se détache sur Mikra, où se trouve un réservoir de 150 mètres cubes. Le reste de l'eau est amené à Kapudjilar où elle alimente un réservoir de 800 mètres cubes. Deux conduites partent de ce réservoir: l'une, la plus importante, alimente les hôpitaux et les? Diverses installations militaires, ainsi que l'hôpital 7 et le parc automobile de réserve; l'autre alimente l'hôpital lyonnais, la villa Àllatini, l'aviation et différentes formations militaires.

Au camp de Zeitenlik. Distant de 5 kilomètres de Salonique, on a remis en état des puits artésiens forés par les Turcs. On creusa un puits de grand diamètre qui, à l'aide d'une machine élévatoire, assure 600 mètres cubes par jour aux établissements du camp.

Lors de l'installation du port d'Itéa qui, concurremment avec Salonique, devait desservir la Macédoine, il fallut songer à remplacer l'eau des puits, qui était saumâtre et trop peu abondante, pour alimenter les installations militaires et les bateaux. L'eau fut captée à 1.500 mètres en amont de Delphes, à la source de Kephalo-Vrisso, 300 mètres au-dessous de la ville antique. On établit une canalisation de 9 kilomètres, et maintenant l'armée, la marine et les habitants de la ville ont, par jour, 600 mètres cubes d'eau potable à leur disposition. En dehors du bien-être matériel apporté par tous ces travaux, l'hygiène y a beaucoup gagné, ce que démontre la diminution considérable des infections dysentériques et même typhiques, bien qu'il ne soit pas aussi facile de juger pour ces dernières, puisqu'il y a à tenir compte de la vaccination anti - typhique.

## LES ROUTES

A l'arrivée des Alliés en Macédoine, le réseau routier était dans un état plus que rudimentaire. Trois routes seulement existaient: celle de Sérès, celle de Jajladjik-Verria-Kosani et celle de Banica à la gare de Florina, et encore toutes trois se trouvaient-elles dans un état lamentable.

Tous les ouvrages étaient détruits, la chaussée était usée, parfois même inexistante; elle était coupée de ravins qui rendaient la circulation extrêmement difficile. Dans les régions marécageuses où la pierre fait défaut, il ne subsistait qu'une très vague piste praticable seulement pendant la période de sécheresse.

Les Alliés se mirent au travail; dès leur arrivée, ils commencèrent à réparer les voies existantes, de façon à pouvoir y faire circuler des véhicules lourdement chargés, ce qui nécessite des routes solidement construites et bien entretenues. Lorsque l'armée progressa, les routes suivirent la marche en avant. Ces travaux prirent une telle importance qu'on dut créer un service routier composé d'éléments militaires et de travailleurs civils. Alors la besogne alla vite. Des ponts, grands et petits, furent construits par centaines; du caillou fut amené de distances parfois très grandes, 10 à 12 kilomètres; d'énormes rouleaux compresseurs opérèrent le nivellement.

En moins d'un an, la première partie de la tâche fut accomplie: le réseau existant était rectifié et mis en bon état. Sur toutes ces voies, naguère encore abandonnées, commencèrent à circuler tous les moyens de transport les plus variés, depuis l'âne, le mulet et le char à buffles jusqu'à l'énorme camion de 35 H. P., car au ravitaillement en vivres s'ajoute le ravitaillement en munitions. La préparation de la moindre offensive demande de 100.000 à 200.000 obus pesant entre 7 et 45 kilos, c'est-à-dire de 700 à 2.000 tonnes. On conçoit aisément qu'un poids pareil ne puisse être transporté, à défaut de chemins de fer, que par camions automobiles sur une route praticable et solidement établie.

En Macédoine, il n'y a pas d'autres routes que celles que nos soldats ont construites de toutes pièces ou améliorées. Les indigènes n'emploient guère pour leurs déplacements que l'âne, quelquefois le cheval. Avant notre arrivée, les marchandises étaient transportées soit par des animaux chargés de bâts, soit par des chars à deux ou quatre roues, traînés par des bœufs ou des buffles. Les chemins qui ne sont empierrés que sur des fractions restreintes de leur parcours, sont fréquemment interrompus soit par des fondrières, soit par des ravins ou des torrents qu'aucun pont ne franchit.

Les anciennes pistes, qui ont servi de tout temps à la circulation des animaux de bât et à celle des petits chars employés dans le pays, escaladent les montagnes, descendent dans les ravins, le plus souvent sans faire de lacets, traversent les rivières à gué ou sur des ponts à arche unique, de forme ogivale, de l'effet le plus pittoresque; elles sont donc impraticables pour nos voitures, même les plus-légères.

Nous avons donc été obligés de tracer et de construire des routes dans toutes les parties de la Macédoine que nous avons occupées. Cette construction a exigé un travail considérable. Nous avons dû surmonter de grandes difficultés techniques et matérielles provenant principalement des marais qui couvrent une grande partie du pays. Des milliers d'hommes, bataillons territoriaux, travailleurs civils volontaires ou réquisitionnés dans les villages, ont été sans relâche employés à la construction et à l'entretien des routes.

Tout en remettant en bon état les voies anciennes, on en amorça de nouvelles, si bien que depuis deux ans un réseau entièrement neuf a été construit. Son importance est considérable, puisqu'il atteint actuellement 900 kilomètres, rien que pour la partie construite par les Français. Si l'on compare la carte routière de la Macédoine en 1914 et en 1918, on demeure stupéfait de l'énormité du travail accompli.

Dans la zone de combat, que de routes, que de pistes, que de sentiers muletiers ! A l'arrière, que de grandes artères reliant-le front à l'intérieur de la Grèce, aux gares importantes et aux différents ports de la mer Égée !

La nature tourmentée du pays opposait souvent au travail entrepris des obstacles sérieux; la main-d'œuvre était relativement restreinte et les moyens matériels insuffisants. Certaines routes ont dû escalader des pentes escarpées comme celles de Vlacho-Klissura et franchir des hauteurs considérables comme les rochers de la Cerna, s'élever même parfois jusqu'à plus de 1.600 mètres, comme, à Pisoderi.

Ces trois années de travail pénible auraient rendu jaloux les grands «routiers» de l'antiquité, si ceux-ci avaient pu voir avec quelle rapidité et quelle maîtrise les Alliés construisent aujourd'hui des routes en Macédoine.

Cette œuvre sera certainement une des plus durables; elle modifiera d'une façon complète la situation de la Macédoine et constituera pour ce pays une acquisition d'un prix inestimable, car elle permettra l'exploitation de régions qui n'avaient aucune issue sur le dehors, si toutefois les Macédoniens sont assez intelligents pour entretenir les voies construites et pour les compléter par d'autres.

## L'AGRICULTURE

L'avenir de la Macédoine paraît devoir résider surtout dans le développement de son agriculture. Mais à l'heure actuelle, les procédés agricoles sont partout très arriérés, rappellent ceux du moyen-âge et ne répondent plus aux besoins actuels. Il est vrai que le manque de route et l'insécurité matérielle dans laquelle vivaient naguère les paysans ne les incitaient pas à produire beaucoup; ils faisaient juste ce qui était indispensable pour s'assurer une existence précaire. Quelques jardinets, autour des maisons ou aux abords des villages, quelques champs et c'est tout le domaine cultivé.

L'outillage agricole se réduit à une pioche des plus primitives et à une charrue à manche unique avec un soc en bois armé d'une très légère pointe de fer. Les animaux de trait sont quelquefois des bœufs, mais le plus souvent des buffles.

Le maïs, l'aliment national des Macédoniens, est la plus répandue des céréales; il est cultivé avec un soin tout particulier et son rendement est généralement excellent en quantité comme en qualité. Viennent ensuite, mais bien loin après, et par ordre d'importance décroissante, le seigle, l'orge et le blé. Le jardinage n'est pas très compliqué: le Macédonien produit en énorme quantité le piment, qui constitue avec le maïs la base de son alimentation, quelques pieds de tomates, des poireaux énormes qui atteignent en grosseur la moitié du poignet, quelques oignons, d'un goût très doux, et enfin quelques rares pommes de terre. On trouve aussi dans les jardins des plantes d'agrément: des œillets d'Inde, des pieds d'amarante, puis du basilic dont les élégants et les élégantes, s'ornent et se parfument pour les réunions du dimanche. Dans les environs des grandes villes le jardinage est un peu plus varié; on y trouve choux-fleurs, carottes, épinards, salades, melons, pastèques, concombres, etc.

L'entretien des jardins et la culture du maïs obligent les Macédoniens à capter les ruisseaux et à en élever l'eau à un niveau suffisant pour permettre l'irrigation des terres environnantes. Les arbres fruitiers sont rares en Macédoine; on n'y rencontre guère que quelques cerisiers, quelques pruniers et quelques poiriers, toujours à demi-sauvages. Les indigènes ne semblent pas connaître la greffe, du moins ils ne la pratiquent pas. La vigne est cultivée à peu près comme chez nous, mais sans échelas. Chaque hiver les pieds sont buttés suivant l'usage des pays à climat continental, afin d'éviter leur destruction par la gelée.

Les animaux domestiques ressemblent aux nôtres, mais sont élevés sans aucune sélection. Par exemple, il existe deux variétés de porcs: l'une mène un peu la vie libre de nos sangliers et en a toutes les apparences extérieures; l'autre ressemble davantage à nos porcs, mais paraît n'être qu'une variété primitive ou dégénérée. Jusqu'en 1917, l'armée fit très peu de chose au point de vue agricole. Ce fut un tort grave, car il eût été facile en mettant en culture des espaces relativement restreints de réduire les difficultés du ravitaillement, d'améliorer

l'ordinaire du soldat, en lui procurant des légumes, verts, et de faire disparaître ainsi de nombreux cas de scorbut.

Il existait bien çà et là quelques jardinets créés par de rares formations militaires, mais c'était l'exception. Ce n'est qu'en 1918 que tous les groupements et les diverses formations reçurent l'ordre d'établir des jardins pour leurs besoins. Les emplacements furent choisis avec soin, le terrain fut rapidement préparé et l'intendance militaire délivra aux jardiniers improvisés des graines très variées.

Tous les légumes qui font l'honneur de nos jardins français furent cultivés là-bas avec un succès complet, qui n'eut d'égal que l'étonnement, puis l'envie des Macédoniens qui n'en croyaient pas leurs yeux. Mais radis rosés, épinards, salades et pommes de terre nouvelles furent les seuls produits dont nous pûmes profiter, car au début de juillet les préparatifs de l'offensive de septembre nous obligèrent à abandonner brusquement toutes nos plantations.

En même temps qu'il organisait les jardins, le commandement entreprit des travaux pour la culture en grand du blé et de l'avoine. Certains champs que j'ai eu l'occasion de voir bien des fois étaient vraiment magnifiques; mais, pas plus que pour les jardins, je n'ai eu le plaisir de constater les résultats obtenus et de me documenter à ce sujet. J'ai la conviction que la récolte, admirablement préparée, a été très importante, et qu'elle a dû être récupérée en grande partie par l'intendance.

Les chevaux n'ont pas été plus oubliés que les hommes dans les travaux agricoles accomplis par l'armée. Pendant les années 1917 et 1918 de nombreuses équipes de soldats ont été employés à comprimer du foin à l'aide de presses spéciales et à en constituer d'abondantes réserves.

Tous ces travaux ont été accomplis sous les yeux des paysans macédoniens, qui les ont beaucoup commentés, et ont ainsi constitué pour eux le plus pratique et le plus précieux des enseignements. Dans le domaine agricole, nos techniciens sont arrivés, avec de simples mo3rens de

fortune et malgré d'innombrables difficultés, à des résultats qui leur font le plus grand honneur ainsi qu'à la France.

## L'INDUSTRIE.

Ce n'est qu'au début de 1918 qu'on a commencé à organiser le service industriel de l'armée d'Orient; les branches des divers services ou industries ont été réunis sous une seule directive, de façon à coordonner les efforts pour utiliser les ressources locales et permettre de prendre toutes les incitatives susceptibles de développer la production et d'économiser les transports.

Le plus gros effort s'est certainement porté sur l'installation des ateliers consacrés aux travaux du fer et du bois. La plupart de ces ateliers ont souvent été obligés de créer eux-mêmes leur outillage, et cela avec une ingéniosité tout à fait remarquable. Ainsi on a remis en état de vieilles machines considérées comme à jamais hors d'usage; on a transformé en très belles fermes de hangars, et en pièces mécaniques de toutes sortes les restes inutilisés du viaduc d'Eksi - Sou, que les Bulgares avaient détruit en se retirant sur Monastir lors de l'avance de 1916.

Attitre documentaire, il est intéressant de signaler dans ce chapitre l'installation des postes de T. S. F. de Zeitenlik. Il existe deux antennes ; l'une, horizontale, est composée de 6 fils de 200 mètres de longueur, élevés à une quarantaine de mètres au-dessus du sol à l'aide de 6 pylônes métalliques; l'autre, en parapluie, est composé d'un pylône métallique unique de 100 mètres de hauteur, autour duquel rayonnent 24 fils de 100 mètres de longueur.

Ce poste possède deux moteurs: l'un, de 35 chevaux, qui est utilisé pour l'émission de trains d'ondes; l'autre, de 65 chevaux, qui permet l'emploi d'ondes entretenues. La grande antenne, une merveille du genre, a pour longueur d'onde 5.000 et sa portée dépasse 2.000 kilomètres. Paris

et Salonique sont donc reliés par T. S. F. puisque la distance à vol d'oiseau n'est que de 1.980 kilomètres.

A Salonique, ont été installés les ateliers de l'armée et de la marine travaillant le fer; ils sont surtout utilisés pour la réparation et la fabrication des pièces de rechange. Le même travail s'accomplit aussi à Florina. Mais c'est surtout le travail du bois qu'on a installé dans cette dernière ville, parce que la matière première se trouve dans la région. A Florina on construit en effet des baraques légères, spécialement disposées pour donner le maximum de logement avec le minimum de bois. Chaque semaine sortent de ces ateliers environ 320 mètres de baraques pouvant assurer le logement de 1.200 hommes. On y produit aussi en séries des portes, des fenêtres, des isolateurs, des tables, des bancs, des escabeaux, des guérites, des presses à foin et des pressoirs pour les services agricoles et viticoles, des barques pour les pêcheries, des bois préparés pour la fabrication des brosses et, en un mot, un important matériel pour l'outillage des diverses exploitations assurées par l'armée.

On a créé différents [ateliers correspondant à des besoins bien, définis; ici un four pour la récupération de l'étain provenant des vieilles boîtes de conserves; là un séchoir à vapeur pour le bois; ailleurs une fonderie pour le bronze et un four pour la fabrication de la pouzzolane. L'armée a aussi cherché à utiliser, au mieux de ses intérêts, les produits du pays. Elle a installé un grand nombre de briques-, terries, de façon à ce que tous les centres importants en fussent pourvus et que les transports fussent réduits au minimum. Dès l'année 1917, la plus importante de ces briqueteries fabriquait mensuellement 600.000 briques, et ces derniers temps environ 800.000.

En juillet 1918, à l'ambulance de colonne mobile 11, à laquelle j'étais attaché, alors que nous nous croyions stabilisés pour un certain temps, nous avons construit pour les besoins de la formation un four à briques pouvant cuire 1.200 briques et 300 tuiles, par fournée.

Ce four construit dans la terre, de façon que la partie supérieure se trouvât au niveau du sol, devait nous donner, en un temps relativement

court, de quoi construire et couvrir plusieurs maisonnettes destinées à abriter les blessés et les malades.

A la première chauffe, après nous être donné beaucoup de mal pour entretenir et activer, durant trois jours et trois nuits, un feu suffisant pour la cuisson de l'argile avec le bois vert dont nous disposions, nous avons enfin le bonheur de constater que nous étions arrivés à un excellent résultat lorsque nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche : c'était la préparation de l'heureuse offensive de septembre qui venait mettre fin à nos tentatives industrielles.

Dans la région de Florina on installa successivement une fabrique de tabac, une manufacture de brosses en crin, puis une fabrique de brosses en sorgho; enfin, pour utiliser toutes les graisses jusque-là perdues, on installa une savonnerie.

A Karabouroun on a appliqué des méthodes plus intensives, et surtout plus scientifiques pour l'exploitation des salines, si bien que la production-qui était de 3.500 tonnes en 1917, a été doublée en 1918. On exploite également à Karabouroun des mines de lignite. Cette production a beaucoup amélioré la question du combustible, si importante dans un pays où les forêts sont rares et d'une exploitation difficile. Il existe trois mines : deux en galeries, et une à ciel ouvert; c'est cette dernière qui est la plus importante.

Elle est très riche, puisque la couche de lignite atteint huit mètres d'épaisseur et qu'elle est très étendue, comme l'ont démontré les sondages qu'on a opérés. Elle donne un lignite ne renfermant pas plus de 4 à 5 0/0 de cendres. Cette exploitation peut être prise comme modèle. Grâce à l'altitude de la mine, les wagonnets descendent par leur propre poids sur une voie étroite, en pente douce, qui les mène à un quai dominant une voie normale; aussitôt vides, il sont pris par un treuil qui leur fait remonter le plan incliné et les ramène à leur point de départ. On a installé, à proximité de cette mine, trois fours à chaux qui sont chauffés au lignite, comme d'ailleurs tous ceux qui ont été installés par les soins de l'armée.

Deux autres mines de lignite sont également exploitées: celle de Zivonia, que j'ai eu le plaisir de visiter en détail, au pied de la pente ouest du Kaimakalan, et celle d'Orehovo, au nord d'Eksi - Sou. D'autres gisements de lignite ont été reconnus, mais ils n'ont pas été jugés assez importants pour être exploités. Le service industriel de l'Armée d'Orient s'est occupé de la Macédoine au point de vue géologique et a entrepris l'étude d'un certain nombre de minéraux qui lui ont été signalés. Un travail de ce genre est très long et ne pourra être mené à bien qu'après la guerre. Peut-être les profondeurs de ce sol peu exploité, recèlent-elles des richesses encore insoupçonnées! Enfin, quoi qu'il en soit, le travail de l'Armée française prouvera que les ressources de ce pays sont loin d'être négligeables si elles sont bien utilisées.

### **LA LUTTE CONTRE LE PALUDISME**

Après la campagne de 1916, pendant laquelle le paludisme réduisit nos effectifs d'une façon inquiétante, le Sous - Secrétariat du Service de Santé décida la création d'une Mission permanente de prophylaxie antipaludique qui était chargée d'étudier les causes du paludisme et de chercher à le combattre par tous les moyens.

Dès sa création la Mission se mit rapidement à l'œuvre et •décida de porter son activité sur les points suivants:

- 1°** Destruction des moustiques et de leurs larves.
- 2°** Propagande antipaludique portant principalement sur les mesures de protection contre les piqûres de moustiques et la quinine préventive.
- 3°** Contrôle de la quinine des troupes.
- 4°** Quinine des indigènes de localités où le paludisme est endémique, dès que la mesure apparaîtra nécessaire.
- 5°** Exécution des travaux destinés à l'assainissement des terrains occupés par les troupes.
- 6°** Établissement d'une carte de la Macédoine indiquant les points où sévit le paludisme.

Depuis deux ans, les mesures qui ont été prises ont donné des résultats efficaces. La Macédoine a été divisée en huit secteurs que l'on a partagés entre les armées alliées, et chacun d'eux a été placé sous la direction d'un médecin attaché à la Mission. Pour sa part, le groupe français commença à appliquer les mesures nécessaires pour détruire les larves et à effectuer des travaux d'assainissement. Il rectifia les berges des fossés et des mares cura les ruisseaux, les recouvrit d'une pellicule de pétrole. Dans certains cas, il créa des ruisseaux parallèles à ceux qu'il s'agissait d'assainir, de façon à alterner la distribution de l'eau au moyen de vannes et à permettre la dessiccation d'un des deux lits jusqu'à la destruction complète des larves.

Pendant l'été 1917, plus de 16.000 maisons furent visitées, plus de 6.000 puits ou réservoirs furent assainis ou munis de couvercles, et environ 700 mares furent comblées ou pétrolées. Des travaux de plus grande envergure furent également effectués ; ainsi, entre Eksissou et Sorovitch, la rivière qui va du lac Rudnik au lac Petrsko a été rectifiée sur une longueur de 6 kilomètres; en aval du village de Rudnik on a creusé un canal de 2 kilomètres de longueur, ce qui a permis de dessécher de nombreux marécages et de récupérer des terrains jusqu'alors perdus pour la culture. Ces travaux, par leur utilité générale, ont amené le gouvernement macédonien à collaborer avec nous.

Dans beaucoup d'autres régions, à Samli, Gradobor, Topsin, Vertekop, Vodena, Florina, etc., des travaux du même genre ont été accomplis. En même temps le service compétent fit de toutes parts des études de terrains, de façon à relever la situation des villages impaludés et à établir une surveillance active sur les troupes qui y étaient cantonnées ou pouvaient l'être.

La quininisation fut établie d'une façon systématique, et des tournées d'inspection furent organisées avec un contrôle très sévère qui portait surtout sur l'examen des urines par le réactif de Tanret. Les travaux de la Mission commencèrent à porter leurs fruits en 1917. Le paludisme diminua d'une façon très sensible et les cas de paludisme de première

invasion furent beaucoup plus faibles: les décès devinrent moins nombreux.

Tous les services de la Mission ont été centralisés à Salonique. Ils ont à leur disposition des bureaux, des magasins, un laboratoire de parasitologie, un laboratoire de chimie, un observatoire météorologique, une bibliothèque et un musée. Cette installation, faite d'après les principes d'une hygiène scientifique et sévère, est dotée de tous les moyens de protection mécanique contre les moustiques et peut être prise comme modèle pour l'aménagement ou la transformation des habitations des régions où règne le paludisme.

La lutte antipaludique a rendu d'inappréciables services à notre Armée. Il y a lieu d'espérer que ses bienfaits ne s'arrêteront pas là; déjà les habitants, dont on a voulu vaincre les résistances et la routine, ont appris les moyens de lutter efficacement contre un des plus grands fléaux de leur pays, et cette lutte contribuera pour une large part à la protection de la Macédoine.

## L'HYGIÈNE

Un des principaux soucis du commandement de l'Armée d'Orient a été d'assurer la santé des troupes et des populations civiles. Rien n'avait été fait au point de vue hygiénique jusqu'à l'occupation des Alliés, mais les progrès réalisés ont été si considérables qu'ils auront des conséquences importantes aussi bien pour l'avenir que pour le présent.

Un service d'hygiène fut créé afin d'assurer surtout la prophylaxie des maladies contagieuses. Dans le but de purifier les eaux de boisson, on établit ou on améliora des captages, ainsi qu'il a été dit plus haut ; on introduisit, puis on généralisa la pratique de la stérilisation, soit à la source, soit à la zone de consommation. On employa surtout la javellisation, procédé d'une simplicité extrême, qui donne d'excellents résultats. L'eau de Javel, de titre 40, fut employée comme il suit :

Eaux limpides. 2 gouttes

Eaux légèrement troubles 4 gouttes ' par 10 litres d'eau.

Eaux troubles 6 gouttes)

Après mélange intime et contact minimum d'une demi-heure, la stérilisation peut être considérée comme suffisante. Évidemment, ce n'est pas une stérilisation absolue, mais telle qu'elle est, elle suffit bien puisque tous les germes pathogènes, typhiques, dysentériques, cholériques sont détruits; seuls subsistent des microorganismes inoffensifs, des spores de moisissures pour la plupart.

Dans les petites formations, où l'eau doit être consommée peu de temps après sa stérilisation, il est utile d'enlever l'excès de chlore qui n'a pas été détruit, et qui donne à l'eau un mauvais goût; pour cela il suffit d'ajouter au liquide chloré autant de gouttes d'une solution d'hyposulfite de soude au dixième qu'on a ajouté de gouttes d'hypochlorite.

Un autre procédé, utilisable seulement dans les formations stables et peu importantes, est celui de Lambert. Il consiste à faire agir pendant 10 minutes un comprimé de poudre oxydante (per manganate de potasse et carbonate de soude) par 2 litres d'eau; l'excès de permanganate est ensuite neutralisé par un comprimé de poudre réductrice (sulfate manganeux et sulfate d'alumine). Il se forme alors un précipité gélatineux très dense, qui emprisonne les spores qui n'ont pas été détruites par le permanganate.

Le liquide est ensuite filtré. Ce procédé est excellent : il donne une eau très limpide et sans saveur, mais la quantité d'eau est toujours limitée au volume des récipients employés et, à cause des manipulations, ce procédé nécessite un temps relativement long et utilise un matériel plutôt encombrant.

Toutes les eaux de Salonique sont stérilisées par javellisation.

La ville de Salonique et les environs ont été divisés en un certain nombre de secteurs. Chacun d'eux a été confié à l'une des Armées Alliées, et le Service de Santé a assuré la surveillance hygiénique. Tous les mois une réunion des différents Services de Santé Alliés permet de prendre des

décisions générales, d'arrêter et d'appliquer en commun les mesures à prendre pour la prophylaxie des maladies épidémiques.

Un laboratoire spécial a été créé pour la prophylaxie de la peste. Le médecin français qui le dirige a sous ses ordres des équipes de «dératisation» qui opèrent dans la ville, le port et les nombreux camps avoisinants. Tous les jours les rats capturés sont examinés, ce qui permet de prendre des mesures très énergiques à la moindre alerte. Plusieurs laboratoires de bactériologie installés dans différentes villes de la Macédoine (Salonique, Florina, Vodena, etc.) permettent de faire rapidement des diagnostics d'une grande certitude. On a pu combattre ainsi toute maladie épidémique dès son apparition ou tout au moins limiter le foyer d'infection.

Le Service de Santé a fait installer au Petit Karabouroun une station de quarantaine qui surveille et désinfecte les navires. Toutes les mesures paraissent donc prises pour assurer le bon état sanitaire de nos troupes d'Orient.

## **LES ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE**

Des recherches scientifiques d'histoire naturelle ont été entreprises dans différentes parties de la Macédoine, et la flore, la faune et la géologie de ce pays encore inconnues il y a peu d'années, ont été étudiées avec soin par les Alliés. Des collectionneurs ont surgi de toutes parts et ont recueilli un grand nombre de plantes, d'animaux, de fossiles et d'échantillons de minéraux qui ont été adressés en grande partie au Muséum d'Histoire naturelle de-Paris.

Leur étude commencée en 1917 s'est poursuivie depuis et se poursuivra sans doute encore activement après la conclusion de la paix. Le résultat des travaux qui ont déjà été effectués montre que l'on se trouve dès maintenant en possession des éléments essentiels pour faire un travail d'ensemble sur la flore et la faune de la Macédoine, et que le grand

nombre de fossiles et d'échantillons minéralogiques recueillis pourra suffire à l'établissement d'une carte géologique.

Pendant mon long séjour en Orient, il m'a été permis de faire de nombreuses observations de zoologie, de botanique et de géologie sur lesquelles je me propose de revenir un jour.

## **LE SERVICE PHOTOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE**

Ce service, installé à Salonique, n'est qu'une section détachée du service photographique de l'Armée française: Seule, une organisation de ce genre pouvait rassembler un nombre de documents suffisants pour compléter nos connaissances géographiques de la Macédoine et pour permettre aux savants d'écrire l'histoire de nos opérations militaires en Orient. Depuis 1915, les principaux événements historiques ont été pris sur le vif et constituent une source de documentation de premier ordre: débarquement des Alliés à Salonique. Retraite de Serbie, l'installation des Serbes à Corfou, entrée des Français à Monastir, etc. Les différentes phases de la révolution grecque pourront être suivies depuis leur début à Salonique, fin août 1916, jusqu'à l'expulsion de Constantin et à la rentrée de Venizélos à Athènes. Que de documents aussi fidèles que précieux pour ceux qui s'occupent de géographie ou d'ethnologie!

Toutes les villes, tous les sites pittoresques, tous les types de population, du reste très nombreux, ont été photographiés. Les richesses d'art du pays, les principaux monuments, les ruines et débris présentant un intérêt archéologique quelconque ont été reproduits avec soin, ainsi que les églises, les couvents byzantins, avec vue extérieure, intérieure, reproduction des peintures et des fresques, des trésors, des étoffes précieuses, des manuscrits, etc.

Au Mont-Athos, par exemple, où l'on trouve des monastères d'une architecture si variée, si originale, une tâche considérable a été accomplie.

Les richesses que renferment ces couvents et dont aucune reproduction n'avait été faite jusqu'à ce jour, ont toutes été photographiées. Là, seulement, plus de 4.000 clichés ont été pris. Il faut mentionner aussi les photographies prises à bord des avions et celles qui ont été prises dans les montagnes et dont les agrandissements ont permis d'établir des cartes d'État-major que nous ne possédions pas encore et de rectifier les cartes fausses. Les peintres français appartenant à l'armée se sont souvent inspirés de la façon la plus heureuse des sujets et des paysages macédoniens. Une première exposition de peinture organisée à Salonique, puis une seconde, ouverte à Athènes l'année dernière ont valu un succès mérité aux artistes français de l'Armée d'Orient.

En somme, les photographes et les peintres ont fixé sur le papier ou sur la toile les principaux aspects d'un pays qui abonde en beautés naturelles, et le souvenir d'événements politiques et militaires qui resteront parmi les plus intéressants de la Macédoine.

### **L'ŒUVRE SCOLAIRE**

La France n'aurait pas agi selon ses traditions si elle n'avait pas prêté son concours à ceux des Macédoniens qui ont manifesté l'intention d'apprendre sa langue et de se pénétrer de sa culture. Avant la guerre, il existait déjà en Macédoine quelques œuvres scolaires françaises, pour la plupart très florissantes. Le haut Commandement les favorisa toutes les fois que ce fut possible et s'intéressa même aux œuvres indigènes qui enseignaient le français. Il ne se contenta pas de protéger les écoles existantes, il en créa de nouvelles pour faire face à de nouveaux besoins. En 1915 et en 1916, parmi les réfugiés qui refluèrent sur Salonique et les environs se trouvaient de nombreux enfants qui.

Pour de multiples raisons, n'avaient pu recevoir aucune instruction. C'est pour répondre aux plaintes qui lui parvenaient à ce sujet que le haut Commandement décida la création de deux écoles modèles : l'école franco-grecque de Lembet et l'école franco-serbe du Champ de Mars. Le village de

Lembet qui est situé en bordure du camp de Zeitenlik, a été construit pour abriter plusieurs milliers de réfugiés grecs chassés par les Bulgares et les Turcs et venant du Caucase d'Asie-Mineure, de Thrace et de Macédoine. Comme la population de ce village avait vivement insisté pour obtenir une école, M. Lecoq, proviseur du Lycée français de Salonique, prit l'initiative d'en créer une. En juin 1916, le général Sarrail approuva la création de cette école qui s'ouvrit le 29 juillet et fut inaugurée le 5 août officiellement. L'emplacement nécessaire pour la construction de l'école fut mis à la disposition des organisateurs par le Père Lobry, visiteur des pères Lazaristes, et l'Armée fournit les baraques Adrian qui servirent à installer les classes.

Le nombre des élèves qui était de 200 en 1916, avait doublé en 1918. L'enseignement est donné en français et en grec par des professeurs de chacune de ces nationalités; les programmes ont été rédigés dans l'esprit le plus large et avec le sens pédagogique le plus sûr. L'enseignement par la méthode directe, appliquée par des maîtres habiles, a donné des résultats inespérés. Des enfants qui ne connaissaient pas un mot de français arrivaient, en quelques mois, à soutenir de petites conversations dans notre langue.

Les professeurs s'ingénierent à développer chez eux le goût des travaux des champs et à leur enseigner nos méthodes agricoles. Dans ce but on a adjoint à l'école de Lembet une section agricole avec un champ d'expériences et une petite station météorologique. On l'a également dotée d'une section de travail manuel où les enfants apprennent à travailler le bois et le fer.

L'enseignement technique est complété par un enseignement pratique; l'école ne fabrique que des objets utiles : bancs, tables, armoires, verrous, poêles, etc. Les élèves qui ont terminé leur apprentissage sont embauchés comme travailleurs civils à l'arsenal de la Marine. Comme plusieurs d'entre eux travaillent actuellement à l'école d'aviation de l'armée, il est facile d'en conclure que leurs maîtres se sont montrés à la hauteur de leur tâche. Les fillettes sont exercées aux travaux à l'aiguille

et au crochet; une classe spéciale de couture est ouverte aux anciennes élèves.

L'école franco-serbe du Champ-de-Mars, à Salonique, ouverte en Mars 1918, a été dotée de la même organisation que celle de Lembet et l'enseignement y est donné moitié en français, moitié en serbe. L'augmentation constante du nombre des élèves et du nombre des classes qui, de six à la création, a été porté à neuf à la rentrée d'octobre 1918, montre assez que le but poursuivi a été atteint.

Les résultats obtenus ont suscité de nouvelles demandes auxquelles le Commandement français s'est efforcé de donner satisfaction dans la mesure du possible. C'est ainsi que de nouvelles écoles ont été créées, l'une à Salonique, et d'autres à Vodena, Florina et Monastir.

Dans chacune de ces écoles, les maîtres français ont fait tous leurs efforts pour permettre aux enfants de développer leur culture intellectuelle d'après le génie de leur nation, pour leur enseigner le français dont ils commencent à apprécier les qualités et enfin pour leur donner les connaissances indispensables à la vie des peuples modernes.

## **LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES**

Au commencement de l'année 1916, les travaux du camp retranché de Salonique amenèrent un grand nombre de découvertes archéologiques. Devant l'importance de ces trouvailles, on résolut de créer un service spécial destiné à diriger et à centraliser les recherches, à indiquer les méthodes à employer et la façon dont les travaux devaient être conduits. Le général Sarrail institua « la Mission archéologique française de l'Armée d'Orient ».

Des instructions détaillées furent adressées aux différentes formations militaires, traçant un plan général des recherches à accomplir. Je ne puis mieux faire que de citer textuellement une partie de cette note: Fidèle à la tradition française d'Égypte et de Morée, l'armée d'Orient aura

l'honneur de poser les premières bases d'une étude scientifique de la Macédoine, et la fierté de laisser à ceux qui viendront après elle un précieux instrument de travail. La méthode la mieux adaptée aux moyens dont dispose l'Armée d'Orient, et susceptible de donner les résultats scientifiques les plus utiles, consiste, non pas à fouiller d'une manière exhaustive un nombre de points nécessairement limités, mais à étendre le plus possible, le champ des recherches, en pratiquant des sondages sur tous les points qui paraissent présenter quelque intérêt archéologique.

Ces points sont :

1° Les emplacements révélés par des ruines visibles, par des affleurements de murs ou par une découverte fortuite ;

2° Les «tables» de profil régulier si fréquentes aux environs de Salonique et qui correspondent probablement à des bourgades ou à des villages antiques ;

3° Les endroits où les tessons céramiques se trouvent en plus grand nombre à la surface du sol ;

4° Les tumuli.

La suite de cette note indiquait la façon d'effectuer rationnellement les recherches mentionnées ci-dessus et les précautions à prendre pour la conservation des antiquités mises à jour. On voit par la lecture de ces lignes avec quel désintéressement et avec quel souci d'idéal les Français se sont occupés de la question des recherches. Leur seule préoccupation a été de mener de front les œuvres militaires économiques et intellectuelles et de les faire aboutir.

Les fouilles entreprises par le Service archéologique ont été poussées avec activité malgré la rareté de la main-d'œuvre. Dès le début les résultats furent heureux et le Musée macédonien qui va être installé dans l'église Saint-Georges, à Salonique, sera très riche.

L'étude explorative des sites préhistoriques a permis de nous faire une idée exacte de la nature des buttes que les Macédoniens appellent «tomba» et des terrasses au sol nivelé et aux talus, raides que les Français nomment «tables» et les Turcs «tépé».

Le terme général de tumulus ne s'applique pas indistinctement comme on le fait souvent par confusion aux «tombas» et aux «tables». Seuls, les «tombas» ayant un caractère funéraire sont de véritables «tumuli»; quant aux «tables.» ce sont les emplacements d'anciens villages disparus depuis des siècles. Le Service archéologique a établi une carte signalant l'emplacement «des tombas et des tables». Ces points préhistoriques s'échelonnent en grand nombre sur les anciennes pistes qui reliaient la mer Égée d'un côté à l'Europe occidentale, et de l'autre à la Thrace et à la mer de Marmara par la Maritza.

Il est probable que les recherches effectuées aideront les savants à déterminer les rapports commerciaux et militaires qui ont existé autrefois entre la Macédoine et les régions voisines. En avril 1917, de passage à Salonique pour venir en permission en France, j'ai eu l'occasion de visiter les fouilles d'un énorme tumulus situé à droite de la route et à mi-chemin entre Samli et Topsin. La poignante émotion de ce spectacle, m'a complètement fait oublier les 30 kilomètres que je venais de faire à pied sous un soleil de plomb.

Dans la ville de Salonique les travaux ont porté sur les remparts de la cité antique, sur l'Arc de triomphe de Galère et sur les principaux monuments byzantins. Les remparts de Salonique constituent l'un des plus beaux modèles de fortifications byzantines. L'enceinte de l'Acropole a été relevée d'une façon très exacte, ce qui a permis de reconnaître les remaniements qu'elle a subis au cours des siècles. Ce travail contribuera certainement à nous documenter sur l'art des fortifications au moyen-âge dans l'Europe orientale.

L'Arc de Galère est aujourd'hui très incomplet. Il ne reste plus que deux piliers sur les quatre qu'il comportait primitivement; un des piliers disparus a été retrouvé sous le pavage de la rue Egnatia. Des travaux de dégagement effectués à la base du pilier sud-ouest ont mis à jour la voie antique ainsi que le trottoir qui la bordait. Les parties de l'Arc qui subsistent permettent de le rattacher aux ouvrages du même genre de l'époque romaine à Rome, en Algérie et en Syrie.

Un levé topographique du quartier a permis de constater que le centre de l'Arc correspond exactement avec l'axe de la Rotonde de l'église Saint-Georges. L'église Saint-Georges est certainement le plus célèbre monument de la ville. Le noyau central de l'édifice, «la Rotonde» appartient sans aucun doute à l'époque romaine. La Rotonde était primitivement formée de huit niches profondes, dont les voûtes reposaient sur huit piliers contre lesquels s'ouvraient des fenêtres. Une coupole de 24 mètres de diamètre couronnait l'édifice.

L'absence d'inscription et le défaut de textes antiques ne permettent pas de dire dans quel but fut élevée cette construction. Par similitude, elle peut être comparée au Panthéon de Rome, et il est fort possible que ce monument ait été dédié aux Dieux de Rome et aux empereurs par les Saloniciens reconnaissants à l'empire romain de l'intérêt qu'ils témoignaient à leur ville avant la fondation de Byzance. Comme les fouilles ont démontré que le monument primitif était complètement isolé, on a dû cesser de le considérer comme le «caldarium » ou comme une salle importante du Palais impérial.

C'est à l'époque byzantine que la Rotonde fut transformée en église chrétienne. L'entrée fut alors portée au nord-ouest; à l'est un chœur fut élevé et complété par une abside; un vaste bas côté circulaire fut établi autour de la salle centrale, ce qui augmenta beaucoup l'étendue du monument. Le diamètre total de l'édifice dépassa alors 52 mètres. Le sol, qui a été surélevé d'un mètre à une époque inconnue, était formé de grandes dalles de marbre placées sur une maçonnerie solide. La coupole a été décorée de très belles mosaïques comparables à celles des plus beaux monuments de Constantinople et de Venise. Malheureusement ces mosaïques laissées sans entretien furent excessivement mal restaurées par les Turcs en 1890.

Après la conquête turque au XVe siècle, l'église a été transformée en mosquée et le sol intérieur de l'édifice a encore été surélevé de 1 mètre 25 à l'aide de terres rapportées. En 1918, ces terres ont été enlevées et l'Église byzantine a retrouvé ses proportions primitives. Ces travaux

considérables ont été effectués grâce à la collaboration de l'Armée française et des autorités grecques; en 1917, Venizélos a fait voter un crédit de 10.000 drachmes pour activer la restauration de Saint-Georges. Recherches et travaux ont été dirigés par des hommes d'une compétence éprouvée, dont les noms resteront connus dans l'histoire archéologique de la Macédoine.

## CONCLUSION

L'Armée française d'Orient a accompli en Macédoine une œuvre aussi complète qu'on pouvait le souhaiter. Elle a surtout fait la guerre et remporté une victoire décisive, mais elle a travaillé aussi à la prospérité du pays où elle se trouvait. Non seulement elle a considéré comme un devoir de ne pas le ruiner, mais encore de le rendre plus florissant qu'à son arrivée, ce dont bien peu d'armées sont capables.

L'Armée française a beaucoup contribué au développement de la civilisation macédonienne. Pendant des mois, des années, les Français se sont astreints à une tâche souvent ingrate et d'autant plus méritoire qu'elle était souvent méconnue; ils ont travaillé silencieusement, modestement, mais sans relâche, dans des conditions climatériques toujours pénibles. Ils ont créé tout un réseau routier dans des régions parfois inaccessibles, ils ont mis en œuvre toutes les ressources agricoles et industrielles du pays; ils ont enfin procuré aux Macédoniens un bien-être inconnu, tant physique que moral, par leurs œuvres hygiéniques, scolaires et intellectuelles.

Notre armée en peinant d'un labeur anonyme et sans gloire, a préparé les grandes heures que nous vivons depuis l'armistice; elle a réparé les insuccès inévitables du début, et triomphé des injustices dont elle a été parfois victime et des humiliations dont on l'a abreuvée à maintes reprises.